

Évolution culturelle et traduction : pistes à explorer

Fabio Regattin

Alma Mater Studiorum – Università di Bologna

Résumé

Le présent article fournit quelques pistes pour l'application de différentes théories de l'évolution culturelle à la traduction et à la traductologie. Avant tout, nous présentons différentes approches darwiniennes à la culture, et nous redéfinissons en partie un de leurs concepts-clés, celui de « mème » (Dawkins, 1976) ; nous fournissons ensuite quelques hypothèses concernant un domaine limité, mais faisant partie de la « mémétique de la traduction » : la sélection des textes à traduire à l'intérieur du champ éditorial. Des exemples, tirés de la *translation* (Berman, 1995) italienne des *Contes* de Charles Perrault, seront donnés en fin d'article.

Mots-clés

Évolution culturelle, mémétique, mème, traduction et évolution, traduction et mémétique

Cultural evolution and translation: Research perspectives – Abstract

This article provides some possible applications of different theories of cultural evolution to translation and translation studies. It first presents some Darwinian approaches to culture, partly redefining one of their key concepts, that of “meme” (Dawkins, 1976); it then provides some hypotheses on an area that, although limited, is still part of “translation memetics”: the selection of texts for translation within the editorial field. Examples from the Italian *translation* (Berman, 1995) of Charles Perrault’s *Contes* will be given at the end of article.

Keywords

Cultural evolution, memetics, meme, translation and evolution, translation and memetics

Nous sommes en 1859 : après maintes hésitations, Charles Darwin publie *On the origin of species*, où il énonce, à grand renfort d'exemples pratiques, une hypothèse révolutionnaire et, à l'époque, dangereuse. Les êtres vivants ne seraient pas immuables, mais ils se modifieraient au cours des générations. L'idée n'est pas nouvelle : elle avait été énoncée par plusieurs savants, dont le plus célèbre – pour les francophiles au moins – est sans aucun doute Jean-Baptiste Lamarck. Ce qui distingue le naturaliste anglais de ses devanciers, toutefois, est la simplicité de l'explication qu'il émet pour rendre compte de modifications énormes : il s'agit de ces modifications qui, à partir d'un modèle de base (ou de très peu de modèles, la question à l'époque restant ouverte), ont donné lieu à la diversité des êtres vivants. Darwin part d'une série de constatations assez banales : en premier lieu, les nombreuses affinités des vivants sur le plan structurel ; deuxièmement, la ressemblance entre les individus issus d'une même souche, les rejetons étant plus semblables à leurs parents qu'à des individus pris au hasard dans la population ; troisièmement, la transmissibilité de ces caractères, témoignée par les grandes différences obtenues par les éleveurs, à l'intérieur d'une même espèce, grâce à la sélection artificielle des individus ; enfin, l'impossibilité pour tout système de soutenir une croissance constante de sa population¹, les ressources disponibles (c'est-à-dire la nourriture) étant finies. Trois éléments, d'une grande simplicité, donnent lieu ainsi à un processus récursif et dû au hasard capable, à lui seul, d'engendrer toute la complexité et l'« apparence de projet » du vivant. Le premier de ces éléments est la variation : tous les individus ne sont pas identiques. Il y a ensuite la sélection : ces mêmes individus ont à disposition des ressources limitées, ne suffisant pas pour tous ; de ce fait, certains d'entre eux seulement (les plus adaptés à leur environnement, pour quelque raison que ce soit) pourront avoir accès à la survie et à la reproduction. Enfin, l'hérédité : les traits des parents, y compris ceux qui leur ont permis de se reproduire de façon plus efficace par rapport à leurs concurrents, sont transmissibles à leur progéniture. La conséquence de ce triple mouvement est ce que Darwin appelle « sélection naturelle » : les caractéristiques qui favorisent la survie ou la reproduction d'un individu auront plus de chances d'être passées aux générations suivantes, et leur accumulation au fil du temps produira des populations de plus en plus adaptées à leur environnement.

La proposition de Darwin, telle qu'elle est formulée, ne concerne que les êtres vivants ; mais le savant même, dans *On the origin of species* et ensuite dans *The descent of man*, élargira sa réflexion au-delà du monde biologique. L'évolution linguistique serait, à son avis, un exemple tout aussi pertinent de sélection naturelle :

The formation of different languages and of distinct species, and the proofs that both have been developed through a gradual process, are curiously parallel. [...] The survival or preservation of certain favoured words in the struggle for existence is natural selection (Darwin, 1871, pp. 90-91).

Les études philologiques qui essayaient de retracer la descendance commune des langues indo-européennes étaient alors à leur apogée (Darwin même les connaissait avant la publication de *On the origin of species*, voir Mesoudi, 2011, p. 112), et le rapport étroit entre spéculation biologique, d'un côté, et réflexion linguistique de l'autre est démontré par la rapidité d'acquisition du paradigme darwinien dans cette dernière : il ne faudra que quatre

¹ Comme l'indique toute biographie du naturaliste britannique (dont sa propre autobiographie : Darwin, 1958, p. 120), c'est à partir de la lecture de *l'Essai sur le principe de population* de Thomas Malthus que Darwin tire cette dernière donnée.

ans pour qu'August Schleicher adapte la théorie darwinienne à l'étude des langues dans *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft* (1863 ; voir aussi Tort, 1980).

Cette pierre angulaire de la réflexion sur l'évolution culturelle sera suivie par de nombreux travaux. Les premières tentatives d'exporter le modèle darwinien à la culture et à la société peuvent, à peu d'exceptions près, compter parmi les expressions – dépassées et très peu scientifiques – de ce qu'il est convenu d'appeler « darwinisme social » (pensons à Herbert Spencer ou à Francis Galton dans le monde anglophone, ou à un Georges Vacher de Lapouge en France) ; à partir de la seconde moitié du XX^e siècle cependant, le paradigme darwinien a donné lieu à un nouveau corpus de recherches – bien plus neutre du point de vue idéologique – dans les sciences sociales, la psychologie, les études littéraires et, encore une fois, la linguistique.² Dans bien des cas, ces travaux se sont employés à dévoiler les mobiles évolutifs qui font en sorte que les êtres humains agissent, se servent de leur langue, fassent de la littérature et ainsi de suite, d'une certaine manière. Vers la fin des années 1970, certaines études ont commencé toutefois à montrer une approche différente, en essayant non pas de déterminer dans quelle mesure nos actions et notre comportement social répondent à notre hérédité biologique, mais de comprendre – ce qui correspond bien à la suggestion darwinienne originale – si la culture est à son tour soumise à des lois identiques, ou semblables, à celles qui déterminent l'évolution des êtres vivants. Les objets culturels soumis à une pression sélective ont tour à tour été appelés « mèmes » (Blackmore, 1999 ; Dawkins, 1976, 1982 ; Dennett, 1991, 1996, 2006 ; Jouxte, 2005 ; Guillo, 2009), « représentations mentales » (Sperber, 1996), « information culturelle » (Richerson & Boyd, 2005) ou tout simplement « idées » (Cavalli-Sforza & Feldman, 1981).

Dans les lignes qui suivent, nous adopterons la première de ces options terminologiques, qui est à la fois la solution la moins équivoque, la plus simple à mémoriser, grâce à l'assonance avec le mot « gène », et à présent la plus répandue (des éléments qui, justement, en font un *bon mème*). Une redéfinition partielle de cet objet s'avère toutefois nécessaire, comme le montrera une courte esquisse historique et définitoire.

Le terme « mème » a été forgé par l'éthologue et théoricien de l'évolution Richard Dawkins dans son livre *The selfish gene* (Dawkins, 1976). Dans ce texte, le chercheur britannique développait l'idée, alors révolutionnaire et encore aujourd'hui soumise à débat³, selon laquelle la sélection naturelle n'aurait pas lieu au niveau des espèces ou des individus d'une espèce déterminée, mais à celui des gènes. Selon cette optique, les êtres vivants ne seraient que des « machines à survie » pour les gènes, modelées par la pression sélective agissant sur ces derniers et perfectionnées par leur lutte darwinienne ; les conséquences de cette lutte au niveau phénotypique (c'est-à-dire, de l'organisme) seraient dans la plupart des cas des *machines* – c'est-à-dire des individus – qui, à leur tour, apparaissent de plus en plus adaptées à leur milieu, mais cela seulement en vue de la réplication et de la propagation des gènes. Selon Dawkins, le gène ferait partie d'une classe d'éléments plus vaste, celle des « répliqueurs », qui comprendrait aussi le mème, soumis à une pression évolutive identique. Un mème est, pour cet auteur,

A unit of cultural transmission, or a unit of *imitation*. [...] Examples of memes are tunes, ideas, catch-phrases, clothes fashions, ways of making pots or building arches. Just as

² Alex Mesoudi (2011, p. ix) affirme à ce propos que « only now are scholars beginning to properly apply Darwinian methods, tools, theories, and concepts to explain cultural phenomena ».

³ Pour une position plus nuancée voir par exemple Wilson (2012).

genes propagate themselves in the gene pool by leaping from body to body via sperm or eggs, so memes propagate themselves in the meme pool by leaping from brain to brain via a process which, in the broad sense, can be called imitation (Dawkins, 1976, p. 206; c'est nous qui soulignons).

Un premier point à toucher à propos de cette définition : la liste de Dawkins n'est pas exhaustive ; on peut, on doit faire rentrer dans cette définition tout type d'objet culturel y compris, potentiellement⁴, tout texte. Ainsi, le *Don Quichotte* serait un mème, la *Bible* en serait un autre ; *Hamlet* serait un mème, tout comme la formule célèbre « To be, or not to be: that is the question » (nous verrons que les deux choses ne sont pas en opposition). Corollaire : tout texte étant un mème potentiel, ses traductions en sont aussi.

Second point (un point définitoire, cette fois) : un problème souligné par plusieurs auteurs (voir entre autres Guillo, 2009), réside dans ce « just as », qui semble postuler une identité parfaite quant aux mécanismes de diffusion et de répliation de mèmes et de gènes. Suivant la génétique contemporaine, issue de la synthèse néo-darwinienne des années 1930⁵, tout comme les gènes, les mèmes devraient donc : montrer une hérédité « particulière » (la transmission des caractères devrait avoir lieu selon une optique « tout ou rien », sans degrés intermédiaires ou mélanges) ; ne pas montrer de cas de transmission des caractères acquis (contrairement à l'hypothèse avancée par Lamarck, considérée comme possible par Darwin mais réfutée⁶ par la génétique) ; montrer, encore, une variation entièrement due au hasard, des variations survenant toujours en toute direction. Or, comme l'a montré Alex Mesoudi (2011, pp. 40-47), il est tout à fait possible que l'évolution culturelle ne soit pas particulière, des cas de mélange entre deux ou plusieurs objets culturels étant la norme dans ce type d'hérédité ; qu'elle ne soit pas entièrement – ni même majoritairement – due au hasard, la variation étant souvent dirigée ; enfin, qu'elle montre une variation lamarckienne, les modifications d'un objet culturel pouvant être acquises par ses copies. L'évolution de la culture semble obéir à des tendances que nous pourrions plutôt définir comme « vétéro-darwiniennes »⁷, ce qui ne revient pas à nier, comme certains critiques le voudraient (voir Chesterman, 2009 pour une synthèse de ces positions), son évolution tout court. Pour qu'il y ait évolution au sens darwinien du terme, en effet, il faut simplement que les trois conditions que nous avons énumérées plus haut (variation, hérédité, sélection) soient valables pour les objets culturels aussi.

Est-ce vrai ? Commençons par la variation : elle n'est pas en discussion, puisqu'il existe quelque six mille langues, quelques dizaines de milliers de religions différentes, des millions de romans, de chansons, et ainsi de suite.⁸ Peut-on aussi parler d'hérédité ? À y bien regarder, cela paraît tout aussi indéniable, comme le démontrent aussi ces quelques lignes. Le lecteur

⁴ « Potentiellement » puisqu'un objet culturel n'accède au statut de mème que lorsqu'il est copié (à cet égard, le terme « répliateur » est parlant).

⁵ Qui unit la théorie de l'évolution établie par Darwin à l'hérédité mendélienne, dont les lois ont été redécouvertes seulement au début du XX^e siècle.

⁶ Nous ne nions pas l'importance des études récentes sur l'épigénèse (voir par exemple Ameisen, 2011, pp. 416-448) ; il reste cependant que le degré de variation « lamarckienne » reste beaucoup moins important dans l'évolution biologique que dans l'évolution mémétique.

⁷ C'est-à-dire antérieures à la synthèse néo-darwinienne et à ses aspects « numériques ».

⁸ Ce qui ne va pas de soi : de nombreux autres animaux communiquent entre eux, notamment les abeilles et les fourmis ; tout perfectionnés qu'ils le sont, leurs systèmes de signes sont toutefois généralement clos et ne souffriraient aucun changement. Bien que des études récentes semblent montrer la possibilité d'une remise en question de ce postulat (voir Ameisen, 2011, pp. 449-472), la variation semble être une particularité de la communication humaine.

qui n'aurait jamais entendu parler de « mèmes » commence maintenant à imaginer à quoi ils ressemblent et, si la notion lui plaît, lui paraît pertinente ou, tout simplement, le frappe, il y a de bonnes possibilités pour qu'elle soit gardée dans sa mémoire. Enfin, y a-t-il sélection ? Certainement : personne ne peut tout retenir, les ressources intellectuelles de chacun étant limitées ; et, même si un quelque être surhumain était capable de tout mémoriser, il y aurait sélection au niveau des informations auxquelles il serait exposé (le temps étant aussi une ressource) et au niveau des informations qu'il pourrait transmettre, puisqu'il n'est pas possible de dire ou d'écrire plus d'une chose à la fois. Certains mèmes seraient donc diffusés au détriment de mèmes rivaux.

Dans les lignes qui suivent, donc, le terme « mème », que nous continuerons d'utiliser, dans un souci de cohérence terminologique, ne doit pas être compris, à la Dawkins, comme un analogue exact du gène ; la reproduction différentielle des mèmes est un fait ; elle n'a lieu pas *tout à fait* de la même manière que celle des gènes, mais elle existe, comme le montrent les quelques exemples qui précèdent.

Il faut que nous nous attardions un dernier instant sur les dimensions des mèmes : nous avons affirmé plus haut que *Hamlet* est un mème, tout comme le célèbre « To be, or not to be ». Les deux choses ne sont-elles pas en contradiction ? Pas vraiment, les mèmes pouvant être considérés comme des unités d'une longueur variable. Il sera possible d'appeler « mèmeplexe » (complexe mémétique, selon la terminologie de Blackmore, 1999, adaptée en français par nos soins) toute unité étant à son tour composée de mèmes ; selon le niveau d'analyse choisi, le même objet culturel pourra être considéré comme un mème ou comme un mèmeplexe. Différents rapports peuvent s'établir entre les sous-unités d'un certain mème (le « To be... », dans notre cas) et le mèmeplexe (*Hamlet*). La norme est une relation mutualiste ou commensaliste, où un grand succès d'un des mèmes engendre un meilleur succès des autres ; mais des relations d'opposition (de parasitisme⁹, pourrait-on dire) peuvent s'établir, le succès d'un mème pouvant avoir lieu au détriment des autres mèmes du mèmeplexe. Pensons à des recueils de contes, dont certains jouissent d'un grand succès alors que d'autres sont moins appréciés par le public. Une conséquence – théoriquement prévisible du point de vue mémétique, puisque chaque « objet darwinien » tend à maximiser sa propre fréquence à l'intérieur de son système – pourrait être un double mouvement, d'autonomisation d'un côté, certains contes pouvant être publiés séparément, et de commensalisme/mutualisme de l'autre, le/les conte(s) « à succès » pouvant commencer à figurer dans le titre du recueil (marquant donc le mèmeplexe dont ils sont issus) pour attirer les lecteurs.

Il reste à examiner une dernière question, peut-être la plus importante dans ce texte : qu'est-ce que la traduction dans une vision évolutive de la culture ?¹⁰ Les mèmes ne se diffusent pas nécessairement par voie linguistique : il suffit de penser à des airs chantants, à des gestes, à des pratiques (par exemple les recettes de cuisine) et ainsi de suite : ceux-ci

⁹ Nous faisons référence aux différentes relations qui peuvent s'établir entre deux ou plusieurs organismes vivants : mutualisme (l'association est bénéfique pour les deux organismes) ; commensalisme (elle est bénéfique pour un organisme, et neutre pour l'autre) ; parasitisme (l'association est bénéfique pour un des deux organismes, et cela au détriment de l'autre organisme).

¹⁰ Nous avons fourni ailleurs (Regattin, 2011, en italien) une synthèse de la réflexion traductologique autour de la mémétique, à laquelle nous renvoyons le lecteur intéressé. Nous n'avions pas considéré, à l'époque, la riche production – surtout chinoise – liée à la « eco-translatology », qui (à l'exception de Hu, 2003) reste toutefois assez difficile à repérer.

peuvent être imités – et donc se répliquer – même au-delà des frontières linguistiques, comme le démontre le succès viral, et global, de certaines chansons ou modes vestimentaires (entre autres). Toutefois, une codification en forme linguistique est, pour beaucoup de mêmes, un outil de première importance : elle leur permet de se diffuser plus rapidement et à plus de gens en même temps, de gagner en complexité et d'être copiés avec une plus haute fidélité¹¹; par le passage à l'écriture, c'est aussi la vie d'un mème qui s'accroît énormément.¹² Il n'est pas étonnant, donc, que beaucoup de mêmes se servent¹³ de ce stratagème. À tant d'avantages correspond toutefois un désavantage, aussi : celui de la spécialisation liée à un environnement déterminé (la langue), qui réduit considérablement les dimensions du système (par analogie avec les gènes, on pourrait l'appeler « pool mémétique ») dans lequel un certain mème peut aspirer à se reproduire. C'est à ce moment que la traduction entre en jeu. Son rôle le plus évident est celui de la variation : dans le cas de la traduction, il serait peut-être possible de parler de macro-mutation dirigée, puisque le mème originaire subit d'un seul coup un changement considérable, lui permettant de se diffuser dans un environnement autre (et inconciliable) par rapport à celui de départ. La traduction peut, encore, être considérée comme un phénomène adaptatif, puisqu'elle permet la survie et la réplique du mème dans un environnement auparavant hostile et infertile¹⁴ ; de plus, comme le fait remarquer Andrew Chesterman (voir Chesterman, 2000, pp. 3-4), la relation qu'une traduction établit avec le mème dont elle descend n'est ni une relation d'identité (le mème d'arrivée A' est identique au mème de départ A) ni de transfert (le mème A se transforme dans le mème B dans la culture d'arrivée), mais une relation additive (au mème A, qui continue à se diffuser de manière autonome dans la culture de départ, s'ajoute le mème A', qui fera de même dans la culture d'arrivée).

Du point de vue du mème, donc, la traduction est en général souhaitable (étant donné qu'elle contribue à sa diffusion), mais, en même temps, son caractère de macromutation fait en sorte qu'elle puisse constituer aussi une menace à l'intégrité du mème (la fidélité de la copie, et par cela l'hérédité, étant dans ce cas menacée).

Nous en sommes conscient : nous n'avons qu'effleuré certains aspects superficiels d'une vision *mémétique* (dans le sens que nous avons donné à ce terme dans les lignes précédentes) de la culture et de la traduction.¹⁵ Aussi, dans la suite de ce texte, nous contenterons-nous de

¹¹ Le passage au numérique (et par la suite à la Toile) constitue évidemment une autre étape primordiale, et relativement récente, de l'évolution des mêmes : elle produit en même temps une amélioration considérable de la fidélité de copiage et une fécondité accrue. Susan Blackmore en faisait état déjà en 1999, dans son *The Meme Machine*.

¹² Comme l'a montré Walter J. Ong (1982), la variation des textes transmis par voie orale est beaucoup plus remarquable qu'on aurait pu le croire ; ce n'est que grâce à l'écriture que les textes littéraires antiques et modernes ont pu arriver à peu près intacts jusqu'à nous.

¹³ Une lecture naïve de ce « se servent » pourrait porter à croire que les mêmes sont doués d'une sorte de volonté propre, ce qui, bien sûr, n'est pas le cas. Plus simplement, si la possession d'un caractère déterminé favorise un mème à l'intérieur du pool mémétique, tout mème arrivant à l'acquiescer sera à son tour favorisé.

¹⁴ En reprenant son sens darwinien, il est possible ainsi de lire sous un jour plus positif le terme d'« adaptation », souvent chargé d'une connotation négative dans les études sur la traduction.

¹⁵ L'une des critiques les plus sérieuses à l'usage du modèle évolutif dans les sciences sociales est la suivante : le risque serait celui de plaquer une terminologie nouvelle sur des réalités existantes, en se contentant de reformuler des données déjà acquises dans un nouveau moule conceptuel sans rien dire de nouveau (voir par exemple Guillo, 2009). C'est le risque auquel toute nouvelle conceptualisation de la réalité prête le flanc ; dans un volume désormais célèbre (Ortony, 1979), Zenon W. Pylyshyn distinguait à cet effet entre des métaphores « puissantes » et « impuissantes », à savoir entre celles qui apportent une explication doublée d'une description et celles qui, tout en n'ayant aucun pouvoir explicatif, donnent quand même à leur récepteur une « impression

fournir quelques pistes pour la réflexion future, sous la forme d'une analyse – extrêmement superficielle – du *choix des textes à traduire à l'intérieur du champ éditorial*.

Quelle est la pertinence d'une opération semblable pour notre propos ? Le choix du texte à traduire (à introduire donc dans un autre pool mémétique) joue un rôle primordial dans l'évolution culturelle : il se configure en effet comme un cas typique de *sélection culturelle*. Celle-ci peut être définie comme « any condition where one cultural trait is more likely to be acquired and passed on than an alternative cultural trait [...]. [It] does not involve any modification of the trait itself, only changes in the frequency of that trait » (Mesoudi, 2011, pp. 64-65)¹⁶, et – selon différents chercheurs (Atran, 2002 ; Boyer, 1994 ; Chesterman, 2005 ; Mesoudi, 2011 ; Richerson & Boyd, 2005) – peut être influencée par plusieurs facteurs.

Dans un texte de 2005, Andrew Chesterman inventorie une série d'aspects qui favoriseraient la diffusion d'un mème par rapport à ses compétiteurs, sur la base du cycle de vie de toute unité semblable : (1) transmission (l'information est exprimée) ; (2) décodage (l'information est perçue par l'hôte) ; (3) infection (l'information est gardée) ; (4) conservation (l'information est retenue dans la mémoire à long terme de l'hôte) ; (5) survie (le mème est retenu au dépens des mêmes concurrents ; il peut être transmis à son tour). Ce cycle de vie ne vaut tel quel que si l'on considère que le seul support possible pour un mème est le cerveau ; à d'autres supports, comme par exemple les livres ou le numérique, d'autres cycles de vie, les phases 2 à 4 ayant lieu pour ainsi dire dans le cerveau du « producteur » du mème, alors que la première et la cinquième correspondraient aux deux textes, l'original et sa traduction. À chacune de ces phases correspondraient des atouts permettant au mème de mieux se répandre par rapport à ses compétiteurs. Toutes choses égales par ailleurs, en effet, on pourra s'attendre à ce qu'un mème soit plus transmissible (1) s'il est reproduit en plus de copies, s'il est reproduit avec une bonne fidélité, s'il est simple et bref, s'il est répété, s'il est inscrit sur un médium durable ; (2) s'il est visible, s'il attire son hôte, s'il est pertinent et compréhensible, et ainsi de suite.¹⁷

En croisant certains acquis de l'anthropologie cognitive et des modèles mathématiques de l'évolution culturelle, Alex Mesoudi (2011, pp. 64-76) énumère d'autres aspects qui peuvent favoriser la diffusion et le succès d'un mème sur ses concurrents. Il distingue trois types de préférences : basées sur le contenu (*content bias* : des mèmes considérés comme attractifs ou pertinents auront plus de possibilités d'être transmis¹⁸), sur la fréquence relative des mèmes concurrents dans la population (*frequency bias* : malgré l'absence de traits avantageux

confortable », bien qu'immotivée, que quelque chose a été expliqué. Nous croyons, bien évidemment, que l'approche évolutive – même si elle devait se révéler valable *uniquement* au niveau analogique – peut offrir des manières nouvelles d'approcher d'anciens problèmes. L'idée d'une relation *additive* (et non pas de transfert) entre texte-source et texte-cible, avancée par Andrew Chesterman, en est un exemple.

¹⁶ Il faut veiller à distinguer le choix des textes à traduire de la traduction elle-même. La deuxième comporte bien évidemment une modification, parfois radicale, du mème dont il est question ; la première, au contraire, ne comporte quant à elle aucune variation. Il s'agit d'une question qui est éditoriale avant d'être traductive, et qui peut être posée dans la forme « que traduit-on, et pourquoi » ? Ce double interrogatif précède la question « comment traduit-on », qui concerne de préférence l'opération traductive et son produit.

¹⁷ Nous renvoyons au texte de Chesterman (2005, pp. 24-26) pour plus de détails.

¹⁸ En s'appuyant sur les travaux d'anthropologues cognitifs tels que Pascal Boyer (1994) ou Scott Atran (2002), Mesoudi montre par exemple que les récits agissant sur nos pulsions de répulsion et de dégoût ataviques sont plus simples à mémoriser ; il en va de même des « minimally counterintuitive stories », des récits où les règles du sens commun ne sont pas constamment transgressées, mais le sont seulement sous certains points bien spécifiques. Ce type de récit paraît plus facile à mémoriser tant par rapport à des histoires totalement invraisemblables que par rapport à des histoires entièrement « réalistes ».

sur ses concurrents, un mème peut se diffuser dans une population, jusqu'à supplanter ses compétiteurs, simplement parce qu'au départ sa fréquence est plus haute) et sur un modèle (*prestige bias* : un mème diffusé par une personne/une institution prestigieuse tendra à se répandre pour cette même raison¹⁹).

À partir de ces données, purement théoriques, nous émettrons l'hypothèse suivante : la sélection culturelle pourrait avoir lieu au niveau éditorial aussi, et les mécanismes dont elle dépend pourraient être les mêmes que les chercheurs précités ont analysés pour tout autre type de sélection culturelle.

Pour commencer à mettre cette hypothèse à l'épreuve, nous avons décidé de travailler sur la *translation* (Berman, 1995) italienne des *Contes* de Charles Perrault, publiés pour la première fois en 1697. Ce recueil présente de multiples avantages pour notre propos : une dynamique double, ne relevant pas seulement de l'écrit mais, aussi, de l'oralité – celle de la lecture à des enfants qui deviendront à leur tour de futurs lecteurs et conteurs d'histoires ; un caractère multiple, permettant de tester le rapport entre « mèmeplexes » et « mèmes » (c'est-à-dire le recueil et les contes qui le composent) ; des retraductions nombreuses, qui pourraient permettre de découvrir une évolution ou des tendances dans les mécanismes de sélection à l'œuvre.

Voici donc celle qui, pour l'instant, est une « histoire comme ça », comme le dirait Rudyard Kipling.²⁰ Le risque de produire des histoires plausibles mais invérifiables est fort lorsqu'on se confronte à l'évolution et à l'adaptation (que ce soit dans le milieu biologique ou dans celui de la culture). C'est ce à quoi nous nous risquerons aussi, tout en sachant que rien ne permet de valider pour l'instant notre hypothèse. Celle-ci pourrait toutefois être confirmée par une série d'analyses ultérieures, que nous proposerons aussi, mais sans les développer.

Pour que le mème en arrive à la deuxième phase parmi celles que Chesterman a énumérées – le décodage, où le mème est perçu par l'hôte – il faut bien évidemment qu'il joue déjà un rôle relativement important dans la culture de départ : tout livre écrit n'est pas publié, et tout livre publié n'est pas traduit pour autant. Selon notre optique, les facteurs qui en auront déterminé le succès dans la culture de départ seront ces mêmes aspects relatifs à la sélection que Mesoudi a reconnus. Dans une première phase, pour ce texte en particulier, le *frequency bias* pourrait avoir joué un rôle primordial, ce recueil étant un des premiers à jouir d'une publication et étant donc le seul à occuper une certaine *niche mémétique*.²¹ Par la suite, le *content bias* aura quasi certainement joué un rôle : l'impression naïve est que, même parmi les huit contes du recueil original, certains (tels que *Le Petit chaperon rouge* ou *Cendrillon*) jouissent d'un succès beaucoup plus large par rapport à d'autres titres (tels que *Les Fées* ou *Riquet à la houppe*). Il serait possible de vérifier cette impression par le recours à un double instrument : le paradigme de la *minimally counterintuitive story* (voir note 10), déjà appliqué par certains chercheurs aux contes des Frères Grimm (Norenzayan *et al.*, 2006), et des

¹⁹ Il suffirait ici de penser à une mode lancée par un joueur de football ou par un acteur ou, pour ne pas trop s'éloigner de notre champ d'études, au succès relatif d'un livre, selon qu'il soit publié par un grand éditeur ou par un éditeur indépendant à la distribution limitée, ou encore qu'il soit conseillé – ou non – par un savant de renom.

²⁰ Nous faisons référence au volume portant le même titre (Kipling 2007), qui recueille de courts récits fantastiques où l'auteur britannique raconte la manière dont certains animaux ont acquis leurs caractéristiques les plus saillantes.

²¹ Nous ne voyons pas par quelle méthode il serait possible d'étayer cette première hypothèse : toute suggestion sera acceptée avec gratitude.

instruments comme GoogleNgrams²², permettant d'exécuter des analyses quantitatives sur un corpus très large de textes. Cet outil, par la visualisation du succès des expressions « contes de Perrault » ou « contes de Charles Perrault », ou encore des titres des contes (par exemple, « Petit chaperon rouge » ou « Belle au bois dormant »), devrait permettre de déterminer les moments où la visibilité accrue du même dans la culture-source peut avoir favorisé son transfert vers la culture-cible (tout en ne donnant aucune explication quant aux *raisons* qui auront amélioré la visibilité du même à un moment déterminé).

Un autre facteur à considérer correspond au *prestige bias* : l'histoire de l'édition peut permettre de repérer les dates de première publication chez des éditeurs prestigieux, ces dernières permettant – indépendamment du succès global des contes, déjà mesuré – de porter plus facilement les textes à l'attention des éditeurs étrangers. D'autres facteurs relevant du *prestige bias*, au sens large, pourraient être représentés par la publication d'autres œuvres du même type (pensons à la publication des contes recueillis par les frères Grimm à partir de 1812) ou de textes critiques d'envergure concernant le même en question, ou encore par le succès des adaptations à d'autres médias (cinéma, théâtre, radio). L'importance du *prestige bias* pourrait être ensuite testée par le recours aux méthodes quantitatives déjà citées, en mesurant encore la fortune des contes, mais cette fois dans la culture-cible.

On pourrait bien sûr considérer que les deux facteurs que nous avons énumérés n'ont pas grande chose à voir avec le destin des contes en question, et que leur succès relatif dépend principalement du *content bias*, la vision de l'enfant se modifiant constamment pendant l'époque considérée (nous n'avons pas trouvé de moyen pour vérifier cette hypothèse). Et le *content bias* pourrait jouer son rôle dès que le même est introduit dans le système-cible, en favorisant une reproduction différentielle (publication) des mêmes selon les lignes déjà indiquées pour le système-source ; cela pourrait se traduire par la suite non pas dans la sélection du mêmeplexe par rapport à d'autres mêmeplexes (le recueil de contes par rapport à d'autres publications), mais du même par rapport à son mêmeplexe (c'est-à-dire, le conte unique par rapport au recueil). Deux possibilités sont alors envisageables : égoïsme (le même se détache de son mêmeplexe pour « courir seul », *Le petit chaperon rouge* ou tout autre conte est publié séparément) ; altruisme-commensalisme (le même est mis en avant pour favoriser la diffusion du mêmeplexe). Pour vérifier cette hypothèse (ou du moins pour découvrir empiriquement quels mêmes sont sélectionnés par les éditeurs sur le fond du mêmeplexe) il est possible de recourir aux catalogues nationaux des bibliothèques (pour l'Italie : <http://www.sbn.it>), recueillant la totalité des publications disponibles dans un pays donné et, par cela, une bonne approximation de ce qui a été publié dans ce pays.²³ Nous avons commencé à le faire pour l'Italie, en allant voir le nombre de publications ayant Charles Perrault pour auteur dans le catalogue global des bibliothèques du pays. Cela a donné un total de 1042 résultats, dont une cinquantaine a été supprimée parce qu'elle ne concernait pas ce qui nous intéresse. Les résultats qui restaient montrent la distribution suivante : 307 titres,

²² Cet outil permet à présent de rechercher des « grams », c'est-à-dire des expressions comportant de 1 à n mots séparés par des espaces, à l'intérieur d'un corpus de plus de 5 millions de livres (environ 4 % du volume global de textes publiés dans le monde), et de visualiser leur fréquence relative par rapport à l'ensemble du corpus (voir Michel *et al.*, 2011) ; à présent, contrairement à Google Books, il n'est pas possible de cumuler les données, en cherchant par exemple « petit chaperon rouge » et « Perrault » dans la même page, ce qui restreint l'usage de cet instrument à la recherche d'expressions très précises.

²³ Une autre source d'information possible serait l'*Index translationum* publié par l'UNESCO (www.unesco.org/culture/xtrans/), qui toutefois est loin d'être exhaustif et ne recueille qu'une moindre partie des traductions publiées dans un pays donné.

soit environ 32,6 % du total, ne mentionnaient de façon générique que les *Contes*, sans spécification ultérieure ; 550 publications, soit 58,3 % du total, ne concernaient qu'un seul conte, tiré de l'ensemble ; 86 recueils, soit 9,1 % du total, portaient l'indication « titre d'un conte » et autres contes (*Cappuccetto rosso e altri racconti, Cenerentola e altri racconti*), en montrant cette dynamique, déjà indiquée, qui permet de se servir d'un titre à succès pour promouvoir la diffusion des contes dans leur ensemble. Un passage ultérieur, encore à effectuer, serait une division de ces titres par année²⁴ (pour voir s'ils obéissent à une logique relevant du *prestige bias*) et – mais cela demanderait beaucoup de travail – une analyse du succès de ces différentes versions (par le nombre de réimpressions ou, mieux encore, par le tirage de chaque publication).

Enfin, quelques considérations en vrac, concernant des aspects que nous n'avons pas pris en considération mais qu'il faudrait chercher à modéliser.

1. En restant dans le micro-domaine que nous avons choisi (celui des *Contes* de Perrault), il faudrait considérer et modéliser l'ajout, à partir de 1781 (voir Magnien, 2006, p. 33), de trois contes en vers qui ne faisaient pas partie du recueil original (quel en est l'avantage d'un point de vue mémétique ? Pour quel(s) même(s) ?).

2. Il faudrait évaluer le rôle ultérieur de la variation dans le système-cible : à un seul conte original correspondent plusieurs titres en italien (*Le Petit poucet* étant traduit selon les occasions par *Pollicino, Puccettino* ou d'autres variantes encore), ce qui rappelle à quelques égards le phénomène biologique de la radiation adaptative.²⁵

3. Enfin, un aspect qui devient de plus en plus important avec le temps et le rôle croissant des banques de données en ligne. Un copiage efficace du même devient une nécessité puisque une faute de frappe – ou une coquille – le condamne à l'anonymat : si Google essaye de corriger les fautes éventuelles de l'utilisateur, cela ne se fait encore ni dans les banques de données des bibliothèques, ni dans les autres outils de recherche ayant pour objet le livre (GoogleBooks ou GoogleNgrams) ; un livre mal catalogué est, par cela même, un même perdu.

Comme il est aisé de le voir, beaucoup de travail reste encore à faire, même dans le domaine très restreint pour lequel nous avons proposé des voies d'analyse. Que ces lignes puissent du moins contribuer à diriger l'attention de quelques chercheurs vers ces problèmes (ne serait-ce que pour en souligner la futilité).

²⁴ Toute évolution ne pouvant avoir lieu qu'en diachronie, le facteur temps est évidemment primordial. Une analyse de cet aspect serait donc très importante.

²⁵ Qui plus est, la variation ne concerne pas qu'un élément de surface comme le titre, mais aussi le texte : en ce sens, la retraduction serait un phénomène typiquement *variationnel*.

Bibliographie

- Ameisen, J.-C. (2011). *Dans la lumière et les ombres. Darwin et le bouleversement du monde*. Paris : Fayard/Seuil.
- Atran, S. (2002). *In gods we trust. The evolutionary landscape of religion*. Oxford University Press.
- Berman, A. (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
- Blackmore, S. (1999). *The meme machine*. Oxford University Press.
- Boyer, P. (1994). *The naturalness of religious ideas: A cognitive theory of religion*. Berkeley : University of California Press.
- Cavalli-Sforza, L.L. & Feldman, M.W. (1981). *Cultural transmission and evolution. A quantitative approach*. Princeton University Press.
- Chesterman, A. (2000). Memetics and translation strategies. *Synapse*, 5, 1-17. Consulté le 17 décembre 2013, <http://www.helsinki.fi/~chester/2000iMemetics.html>
- Chesterman, A. (2005). The memetics of knowledge. In H.V. Dam, J. Engberg & H. Gerzymisch-Arbogast (dir.), *Knowledge systems in translation* (pp. 17-30). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Chesterman, A. (2009). The view from memetics. *Paradigmi*, 27(2), 75-88.
- Darwin, Ch. (1859). *On the origin of species*. London : John Murray.
- Darwin, Ch. (1871). *The descent of man*. London : John Murray.
- Darwin, Ch. (1958). *The autobiography of Charles Darwin 1809-1882. With the original omissions restored [1882] (ed. Nora Barlow)*. London : Collins.
- Dawkins, R. (1976). *The selfish gene*. Oxford University Press.
- Dawkins, R. (1982). *The extended phenotype*. Oxford University Press.
- Dennett, D. (1991). *Consciousness explained*. New York : Little, Brown and Co.
- Dennett, D. (1996). *Darwin's dangerous idea*. New York : Simon & Schuster.
- Dennett, D. (2006). *Breaking the spell*. New York : Viking.
- Guillo, D. (2009). *La Culture, le gène et le virus. La mémétique en question*. Paris : Hermann.
- Hu, G. (2003). Translation as adaptation and selection. *Perspectives: Studies in Translatology*, 11(4), 283-291. *Index translationum*. Consulté le 17 février 2014, www.unesco.org/culture/xtrans/
- Jouxte, P. (2005). *Comment les systèmes pondent. Une introduction à la mémétique*. Paris : Éditions Le Pommier.
- Kipling, R. (2007). *Histoires comme ça*. Paris : Le Livre de Poche.
- Magnien, C. (2006). Introduction. In C. Perrault (dir.), *Contes* (pp. 9-57). Paris : Le Livre de Poche.
- Mesoudi, A. (2011). *Cultural evolution*. The University of Chicago Press.
- Michel, J.-B., Kui Shen, Y., Aiden, A. P., Veres A., Gray M. K., Pickett J. P., & Lieberman Aiden, E. (2011). Quantitative analysis of culture using millions of digitized books. *Science*, 331(6014), 176-182.
- Norenzayan, A., Atran, S., Faulkner, J. & Schaller, M. (2006). Memory and mystery: The cultural selection of minimally counterintuitive narratives. *Cognitive Science*, 30(3), 531-553.
- Ong, W. J. (1982). *Orality and literacy*. London : TJ Press.
- Ortony, A. (dir.). (1979). *Metaphor and thought*. Cambridge University Press.
- Pylyshyn, Z.W. (1979). Metaphorical imprecision and the "top-down" research strategy. In A. Ortony (dir.), *Metaphor and thought* (pp. 543-559). Cambridge University Press.
- Regattin, F. (2011). Memetica e traduzione. Una sintesi della riflessione. *Intralinea*, 13. Consulté le 17 février 2014, <http://www.intralinea.org/archive/article/1665>
- Richerson, P.J. & Boyd, R. (2005). *Not by genes alone. How culture transformed human evolution*. University of Chicago Press.
- Schleicher, A. (1863). *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft – offenes Sendschreiben an Herrn Dr. Ernst Haeckel*. Weimar : H. Böhlau.
- Sperber, D. (1996). *La contagion des idées*. Paris : Odile Jacob.
- Tort, P. (1980). *Évolutionnisme et linguistique*. Paris : Vrin.
- Wilson, E. O. (2012). *The social conquest of earth*. New York : Liveright Publishing.



Fabio Regattin

Alma Mater Studiorum – Università di Bologna

fabio.regattin2@unibo.it

Biographie : Fabio Regattin (<http://www.unibo.it/docenti/fabio.regattin2>), chercheur en langue française et traduction à l'Université de Bologne, travaille également comme traducteur pour l'édition et pour le théâtre. Il s'intéresse en particulier à la traduction des jeux de mots, à la traduction pour le théâtre et aux rapports qui relient la traduction et l'évolution culturelle. Parmi ses publications récentes figurent *Le Jeu des mots. Réflexions sur la traduction des jeux linguistiques* (2009), *Teatro contemporaneo del Québec* (édition, avec Pino Tierno, d'une anthologie du théâtre québécois contemporain, 2011) et *Mille modi per crepare in montagna* (traduction et édition de *Série blême*, pièce en vers de Boris Vian, 2012).